L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 3 OCTOBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 3 OCTBRE 1882

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES A L'ENCAN.

Par Spear & Escoffier, au magasin de Jos An glade, coin des rues Conti et Bourbon, gages forfaits.

Culture de la soie.—L'orange osage.—Bois d'arc.

Dans un pays tout jeune encore, comme le nôtre, qui trouve presque toutes ses ressources dans le sol, presque toutes les améliorations aussi doivent prendre un caractère plus ou moins agricole. Si ce bel aphorisme économique : l'agriculture est la mère nourricière, la mamelle d'une nation, s'applique également bien à toutes les contrées du globe, il est d'une vérité profonde dans les pays nouveaux. La culture du sol est, en effet, la seule base de toute prospérité saine, solide, durable. Les peuples, même les plus anciens, chez lesquels règne, depuis longtemps, une très grande activité industrielle, n'échappent pas à cette loi. Certes, cette activité industrielle n'est nulle part développée autant qu'en Angleterre, plus qu'en France ; mais retirez à ces deux pays leur admirable population agricole, énergique, intelligente, économe, qui s'attaque à toutes les cultures à la fois, qui ne laisse rien perdre, qui tire parti de tout, même d'un imperceptible pli de terrain, même du moindre talus qui longe la route, et vous les verres bientôt tomber à plat sur eux-mêmes et marcher rapidement vers une ruine irrémédiable.

Après l'agriculture proprement dite, le plus sûr moyen pour un peuple nouveau, de s'élever rapidement à un haut degré de prospérité, c'est de développer dans son sein les industries agricoles, c'est-à-dire de travailler à transformer, par ses mains et son génie, les produits de son propre sol et d'en doubler ainsi, d'en tripler, d'en quintupler, les trois quarts du temps, le profit, à l'aide de la fabrication. Telle, la filature du coton, produit naturel de notre sol ; telle, la manufacture de la mousse, qui abonde dans nos forêts et nos cyprières, et de la jute qui pousserait parmi nous, si l'on voulait bien, aussi abondante que l'herbe des champs.

De pareilles industries sont toujours fructueuses et contribuent infailliblement à la prospérité, parce qu'elles ne sont, en quelque sorte, que le complément, le prolongement du travail agricole, et que la matière, trouvée sur place et échappant à tout frais de transport, s'y fabrique nécessairement à meilleur marché que partout ailleurs.

Nous en dirons autant de la culture de la soie, pour deux raisons principales : la première, c'est que le mûrier blanc, sur lequel repose, presque en entier, l'élevage du ver à soie, pousse, ici, abondamment et rapidement ; c'est qu'il en existe déjà dans le pays des plantations très considérables. La seconde, c'est que le climat se prête merveilleusement à l'éclosion du ver. Cette éclosion se fait même, ici, d'une façon si précoce et si facile, qu'il ne nous étonnerait pas de voir parfois, dans l'avenir, les éleveurs du Nord nous envoyer leurs œufs, avant l'époque critique, pour les y mettre à l'abri, pendant cette période, des dangers auxquels les exposent, sous leurs froides latitudes, les variations de température.

Nous avons déjà, dans un précédent article, traité la question du mûrier, et désigné, après l'autorité des hommes les plus compétents, les meilleures espèces à connaître à la nourriture du ver à soie.

Il nous faut aujourd'hui dire quelques mots d'un autre arbre qui le complète, lui sert parfois de substitut et rend de grands services dans cette merveilleuse culture de la soie. Nous voulons parler du *madura aurantica*, connu ici sous le nom d'osage orange—en français, Bois d'arc.

Propre à différents usages, le Bois d'arc porte d'énormes fruits semblables à l'orange verte, et garnis de fortes épines. A l'état sauvage, ils servent de nourriture aux bêtes de trait. Au Texas, ces dernières en font une grande consommation.

Dans la sériciculture, l'orange osage a un double emploi fort important :

1° Il sert de nourriture au ver. Ses feuilles sont très savoureuses. Celles même qui poussent au bout des branches sont si juteuses, si laiteuses, que la chenille les dévore avec une avidité qui lui devient funeste ; elle grossit outre mesure et meurt de pléthore.

Gardez-vous, avant tout, de les lui donner en nourriture ; rejetez-les avec soin, et ne lui servez que celles que vous avez cueillies sur le corps de la branche.

En aucun cas, du reste, les feuilles de l'osage ne doivent servir de nourriture principale au ver. Mélangez-les toujours à celles du mûrier ; choisissez les plus anciennes, les plus fermes ; et, si l'abondance de feuilles de mûrier vous le permet, ne les lui distribuez qu'à la dernière époque de la croissance, alors que sa voracité est extrême. Elles ont un assez grave défaut, d'ailleurs ; elles ne contiennent que de la soie de qualité inférieure ; leur absorption en très grande quantité altérerait la finesse naturelle du fil, produit de la distillation, par le ver, du suc de la feuille de mûrier. Votre récolte de cocons ne vous serait que d'un rapport médiocre—résultat déplorable dans un climat et sur un sol véritablement privilégiés, et qui sont appelés à produire les plus belles soies du monde.

2° Outre son emploi comme nourriture de la chenille, l'orange osage, le Bois d'arc, si l'on veut, sert d'ancles aux plantations de mûrier.

Jusqu'ici, dans les pays de sériciculture, on laissait le mûrier, comme les autres arbres, croître en hauteur et élever ses branches vers le ciel ; l'abatteur était obligé de grimper à grand'peine sur l'arbre, et, en jouant des bras à droite et à gauche, faisait se détacher violemment les feuilles qui allaient joncher la terre ; les feuilles étaient froissées, les branches se cassaient ; les récoltes futures en souffraient. D'après la méthode préconisée par M. Pasteur, à peine le mûrier s'est-il élevé à quelque distance de la terre, qu'on en dirige les branches à droite et à gauche, en forme d'espalier ; il se développe plus en largeur qu'en hauteur. La feuille reste, presque toujours, à portée de la main de l'homme, ce qui a permis de substituer la cueillette à l'abattage—travail plus propre, plus convenable, plus délicat, qui donne de meilleurs résultats.

En cet état, pourtant, le mûrier se prête plus facilement au vol, car, il ne faut pas oublier que sa feuille a une valeur vénale. Dans les pays adonnés à la sériciculture, elle se vend au poids, à la livre, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous habitons une contrée où les vols des produits des champs et des jardins sont d'une fréquence déplorable.

De plus, ces mêmes feuilles sont très savoureuses, elles font un délicieux repas pour les bestiaux qui, les trouvant à leur portée, ravageraient rapidement une plantation. C'est là que le Bois d'Arc devient d'une grande utilité ; il forme une haie vive, serrée, épaisse, garnie de pointes acérées qui sont la terreur du voleur et l'effroi du bétail. Vous n'avez qu'à la tailler une fois l'an ; par la même opération, vous entretenez votre haie, et vous vous procurez là nourriture du ver. Une plantation dirigée de cette façon, doit infailliblement enrichir son propriétaire.

Qu'on nous pardonne ces détails qui peuvent paraître puérils à certaines personnes ; nous ne le trouvons pas inutiles ; rien n'est petit dans une culture de cette importance. Ils tendent d'ailleurs, à faire connaître, à populariser une industrie qui, si nous voulons bien nous y adonner, doit, plus que toute autre, grâce à nos aptitudes naturelles et aux bienfaits du climat, contribuer à rendre l'aisance à la masse de la population, la fortune à un grand nombre, la prospérité au pays.

M. CARLETON HUNT.

M. Carlston Hunt est, bien décidément, sans opposition aucune, de l'aveu et avec l'approbation de tous, le candidat démocrate de notre premier district congressionel. A cet égard, il n'y a qu'une voix dans tout le parti, et cette unanimité l'explique lorsque l'on songe aux brillantes qualités personnelles de l'homme, à la droiture, au patriotisme du citoyen qui a obtenu les honneurs de cette candidature. Les capacités intellectuelles, la valeur morale de M. Hunt, qui donc les conteste parmi nous ? qui songe seulement à les amoindrir ? Est-ce que les républicains eux-mêmes ne se sont pas chargés de les proclamer bien haut, dans leur Convention, quand, en face de la candidature de M. Janin, l'on d'eux s'est écrié, avec dépit : "Si vous voulez absolument élire un démocrate, à cause de ses capacités, choisissez Carleton Hunt—c'est le plus capable de tous ! démocrate pour démocrate, mieux vaut celui-là qu'un autre."

L'élection de M. Hunt est donc, de toute certitude, en dépit du choix de M. Janin par les républicains, ou plutôt même, à cause de leur choix de M. Janin, puisque son intrusion brusque dans leur parti y a jeté la division, la discorde, la guerre.

Mais il va sans dire que la victoire n'est certaine que si les conservateurs mettent un terme au funeste système des abstentions, autrement, nous en arriverions à faire, d'une majorité numérique incontestable et incontestée, une minorité réelle. Il faut que les démocrates du premier district accomplissent leurs devoirs ; il faut qu'ils se fassent enregistrer et votent. Il ne faut pas qu'ils suivent le pernicieux exemple de leurs amis du troisième district.

Il ne leur suffit pas de dire qu'ils sont d'honnêtes gens, d'honnêtes citoyens, et qu'il leur répugne d'aller compromettre leur dignité d'hommes et de citoyens, soit dans les bureaux d'enregistrement, soit aux *polls*. C'est précisément parce qu'ils sont d'honnêtes gens, d'honnêtes citoyens, que leur place est aux bureaux d'enregistrement et aux *polls* d'élection, pour y faire triompher le principe qu'ils représentent : à savoir l'honnêteté et le patriotisme. Certains d'entr'eux semblent hésiter, parce qu'une partie des démocrates du Nord, entichés des idées surannées du libre échange absolu, refuse de coopérer aux grands travaux publics nécessaires au développement du commerce et de l'industrie du Sud ; que diraient-ils donc des républicains, qui se sont inféodés aux *rings* des spéculateurs du Nord, aux compagnies de chemins de fer qui veulent tuer le commerce de la Vallée du Mississippi, aux gros raffineurs de l'Est qui demandent la ruine de notre industrie sucrière ?

M. Hunt a commencé, hier soir, dans notre ville, la campagne électorale qui doit le porter au siège qu'a si dignement occupé M. Gibson. Après avoir exposé devant les électeurs orléanais le programme qu'il se propose de suivre, les opinions et les principes qu'il se propose de défendre, il ira s'adresser aux planteurs sucriers et aux autres cultivateurs de St-Bernard et de Plaquemines. Nous croyons savoir que les habitants de ces deux paroisses, où sa réputation l'a précédé depuis longtemps, l'y attendent avec impatience, et lui feront l'accueil qu'il mérite. Nous le leur présentons, en toute confiance, comme un protecteur habile des intérêts si bien sauvegardés par M. Gibson, qui souhaitait vivement sa nomination et y a chaudement applaudi.

THEATRE DE L'OPERA.

Nous avons eu l'avantage de revoir hier M. Défossez, retour de New-York. Il nous annonce deux excellentes acquisitions : Mme : Geraizer, chanteuse légère (doublure) et M. Millet, trial.

L'engagement de ces artistes, dont le répertoire est étendu, dont le passé est une garantie, complètant un personnel considérable, trié avec le soin, le goût et la connaissance du théâtre qui caractérisent le nouveau directeur.

La troupe quittera le Hâvre par le *Wilhem*, samedi, 7 octobre, et arrivera vraisemblablement à New-York le mardi 17. Elle débutera à la Nile-Orléans le 6 novembre. Jusque-là M. Défossez veillera aux réparations, aux remaniements qui ont déjà commencé dans la salle, et qui, entr'autres améliorations, supprimeront les loges des secondes, devenues une non valeur, et transformeront toute cette partie du théâtre en une galerie vaste, aérée, bien éclairée, s'étageant en amphithéâtre, et pourvue de sièges confortables.

Nous l'avons dit, les sujets du Directeur de l'Opéra sont de ceux qui ne se rencontrent que dans les troupes de grand ordre. Pour grouper pareil ensemble, il n'a reculé devant aucun sacrifice d'argent ; comme aucun travail ne lui coûtera pour donner à notre public—si exigeant en cette matière—un répertoire brillant et varié.

Reste donc à ce public le devoir de reconnaître ces longs efforts et de donner à l'impresario un abonnement qui lui fais e espérer que le surplus de ses immenses dépenses sera, tout au moins, couvert par les recettes de la porte. L'abonnement est l'assise de toute exploitation théâtrale. Il est absolument indispensable à une campagne de trois mois dans une seule et même ville.

De l'éminent W. L. Aimon,
Président du Collége Médical de Halifax, N. S.
"**Celdon's Liquid Beef Tonic**" est un médicament sans pareil pour la *fièvre, l'indigestion* et la *débilité*; il n'a pas d'égal pour les maladies de femme. (*N'en prenez pas d'autre de pharmacions.*)

L'ATTENTE EN EUROPE.

Quand, après avoir étudié, dans la presse de tous les partis, la situation si profondément troublée de l'Europe monarchique, nous reportons notre regard sur le calme profond de la république américaine, calme que rien ne peut troubler, nous nous estimons heureux de vivre à l'ombre d'institutions libres, loin des tentations ambitieuses qui dominent les chefs du vieux continent.

Les démonstrations de la puissance sont des revues militaires, et, au moment où nous écrivons ces lignes, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et l'Italie offrent le spectacle de ces exhibitions de la force.

Rois et empereurs sont plus glorieux de leurs nombreux bataillons et escadrons que du développement des industries qui éloignent la misère et créent le véritable bien-être d'un peuple.

Les guerres naissent de ces immenses changements, et les peuples, si bien faits pour s'entendre, poussés par la main d'un pouvoir ambitieux, se jettent les uns sur les autres et inondent de leur sang les champs de bataille.

On avait espéré, pendant quelques années d'un calme absolu,—de 1830 à 1850—que c'en était fait de ces guerres atroces. Des monarques pacifiques gouvernaient le monde, et quand un différend s'élevait entre deux puissances, les ministres, animés de l'esprit de leurs maîtres, s'empressaient de l'aplanir par un compromis.

En attaquant la Turquie dans un but de conquête, la Russie a rouvert l'ère des grandes tueries. La guerre de Crimée a réveillé l'esprit militaire, et, depuis, le sang n'a cessé de couler sur un point quelconque de l'Europe. La situation créée par les vainqueurs appelle de nouveaux combats, et l'incertitude qui règne force les Etats à se ruiner pour maintenir un établissement militaire qu'ont admiré et envié le conquérant de la première partie de notre siècle.

Provoqués par la perspective d'un conflit, les armements affectent les budgets. La paix armée pèse surtout sur les Etats les moins riches. Le maintien de ce statu-quo est ruineux. Il faudra en venir à un désarmement ou subir des dans de nouvelles guerres ; il n'y a pas d'autre alternative. Pour les esprits sérieux, le seul dénouement de la situation est la guerre. Les membres du Congrès de la paix, réunis dernièrement à Genève, ont reçu de leur président, Victor Hugo une lettre déclarant que s'il n'assistait pas à leurs séances, c'est qu'il était convaincu de la nécessité d'une prochaine lutte, et il exprimait l'espoir que les conséquences seraient de ressaurer l'Europe contre l'ambition d'un empire.

Le premier acte sérieux d'hostilité est l'œuvre de la Russie. Quatre corps d'armée ont été mobilisés. En une menace à l'Allemagne ? C'est à son retour de Mos ou que le Czar Alexandre III, chez qui le courage et la détermination sont revenus, que cet ordre significatif a été lancé. Interrogé sur l'état actuel, le ministre des affaires de France s'est proclamé partisan de la paix ; il a ajouté que la France ne sollicitait aucune alliance, mais qu'elle cultive, avec soin, ses vieilles amitiés.

M. de Bismarck, qui observe, avec l'attention qu'on lui connaît, les mouvements militaires des nations dont il se défie, et prévoit que les premières rencontres entre Russes et Allemands, auraient pour théâtre la Pologne, s'est enquis des dispositions de ce pays si maltraité. Les renseignements qu'il a obtenus ne lui ont rien appris. Si l'Allemagne consentait au rétablissement du royaume de la Pologne, en l'entourant de toutes les garanties désirables, elle ne trouverait que des amis à Varsovie, mais elle cédait à ses habitudes d'annexion, le peuple se rangerait sous le drapeau russe.

Ce ne sont pas seulement les animosités créées par le traité de Berlin, ou l'oubli des dispositions de ce traité qui menacent de troubler les nations de l'Europe ; l'objectif de la plupart d'entr'elles est la Turquie, qui tombe en ruine, et dont les Etats du Nord, y compris l'Autriche, convoitent une partie.

Les cas de guerre ne manquent donc pas, et si le statu quo se prolonge, c'est que chaque gouvernement redoute les conséquences d'une mêlée, en vue de laquelle, cependant, il a multiplié ses armées et ses flottes. Mais il suffirait d'un incident pour que la poudre parlât, selon l'expression des Arabes, et qu'elle eût longtemps la parole. Jamais encore le monde n'aurait été témoin d'un pareil choc. Ce n'est plus, en effet, par cent mille que l'on compte les soldats d'une armée, comme au temps du premier empire, mais par millions, munis de ces armes perfectionnées et au tir rapide, inventées par la science.

Telle est, aujourd'hui, la situation de l'Europe ; mais elle dure depuis si longtemps que les populations se sont accoutumées à la regarder sans crainte. Elles ne sont faites aux prévisions de luttes, qui n'exciteraient plus en elles les émotions violentes que provoquent les situations les plus périlleuses. L'attente n'a rien d'attristant.

Nous avons le plaisir d'annoncer que Mgr l'archevêque Parché est arrivé, en ville à bord du *Gay*, hier, entre 6 et 7 heures du matin.

Le vénérable prélat était un peu fatigué du voyage ; mais sa santé n'aura pas à en souffrir.

Nous avons reçu, hier, la visite de notre ami et ancien collaborateur, M. André L. Roman, aujourd'hui co-propriétaire et rédacteur en chef du *Louisianais*, paroisse St-Jacques.

M. Roman est venu à la Nile-Orléans pour assister à la Convention du deuxième district congressionnel.

La maison T. B. Peterson & Brothers, libraires-éditeurs de Philadelphie, nous a adressé, hier, "A Prince of Breffny" roman historique de M. Thomas P. May, auteur de "The Earl of Mayfield."

L'Université de la Louisiane.—C'est hier que s'est ouverte la session 1882-83. L'Université est une institution dont nous pouvons être fiers ; elle est conduite par des administrateurs, distingués par leur mérite, leur position sociale et leur dévouement et les cours sont confiés à des professeurs d'un très haut mérite que nous avons longtemps suivis à l'œuvre. On nous dit que la rentrée a été fort brillante ; les élèves y affluent.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Un heureux début.—La première représentation des Ministrels de la famous troupe Barlow, Wilson et Cie, a fait salle comble dimanche, et hier soir la recette était encore fort belle. Un lundi, c'est donc un succès véritable, et qui se continuera, car ce sont là des Ministrels d'un entrain remarquable.

Le grand magasin de M. Philippe Werlein, No 135 rue du Canal, tient malintenant à la disposition du public un immense assortiment de pianos, d'orgues, d'instruments et de morceaux de musique de toute sorte.

Chaque jour, du matin au soir, M. Philippe Werlein envoie des pianos de tous les côtés pour satisfaire aux demandes de sa clientèle, c'est surtout le Grand Chickering et le populaire Mathusek qui l'emportent dans la faveur du public.

Il s'en vend actuellement en beaucoup plus grand nombre que dans le passé ; la demande n'en fait qu'augmenter de jour en jour, parce que leur son est irréprochable, qu'ils résistent admirablement aux influences du climat et répondent parfaitement à tous les besoins du public. Ils sont d'ailleurs si solidement construits, qu'ils peuvent durer un siècle.

M. P. Werlein vend ses instruments à des conditions très libérales et qui défient toute concurrence.

—Le Malakoff Bitter grandit chaque jour dans la faveur populaire.

Très funeste parfois l'habitude qu'ont certains étrangers de prononcer les B comme les F, surtout quand ils sont médecins.

L'on d'eux, consulté par un client sur un régime à suivre, en obtint cette réponse :

—Tous les deux jours un *Pain* de son.

Le client avait à se guérir d'un énorme furoncle.

Au bout de quinze jours, il en avait trois, puis quatre.

Quelqu'un, qui n'était pas médecin, lui conseilla tout simplement un *Bain*.

Horsford's Acid Phosphate
Pour la constipation.
Le Dr J. N. ROBINSON, de Medina, O., dit : J'ai employé le phosphate avec succès dans un cas d'indigestion et de constipation. Ce médicament produit d'heureux résultats dans les cas de prostration nerveuse.

Jardin de Wenger—rue Bourbon 11 et 13—Concerts tous les soirs exécutés par un orchestre de dames.

—Le Bitter Malakoff est un laxatif systemain

LOUISIANE.

L'Etoile d'Ibérie, du 30 septembre :

Depuis longtemps on songeait, mais sans donner circulation à l'idée, que des sucreries centrales pourraient réussir dans notre région.

L'idée émise par MM. Chotteau, Limet, Calusac et Cahu, s'est mise à jour ; elle a fait du chemin, bien que le grand nombre de nos habitants n'en aient pas encore saisi toute l'importance et que de prime-saut, ils se soient bornés à voir dans ce mouvement une étroite question d'intérêt personnel. Pourtant, malgré tout, le projet a éveillé l'attention des capitalistes et on nous informe qu'une usine doit se monter au bord du Lac Tasse, sur l'habitation de M. Sylvestre Roméro. Il est question, toujours d'après les rapports qui nous parviennent, d'envoyer par un tuyau traversant le lac, le vesou, ou vin de cannes à l'usine de l'habitation Keystone, pour être là fabriqué en sucre.

L'idée est excellente sans doute, mais nous avions rêvé sur ce point quelque chose de plus grandiose, notre plan offrant, croyons-nous, des avantages de toute nature, incontestablement supérieurs.

Toutefois, ne pouvant, pour le moment avoir le plus, contentons-nous, du moins ; le reste, nous en sommes certain, coulera de source. C'est un progrès, on attendant mieux.

—Nous avons parlé, plusieurs fois, de la beauté du riz au Marais Carlin ; on a pu croire que nous exagérions ; nous avons aujourd'hui une preuve à offrir, et nous pensons que rarement si jamais, on a vu rien de semblable. M. Louis Delcambre nous a envoyé un bouquet d'épis, ou grappes, mesurant 12 1|2 pouces de long, pleines, d'un bout à l'autre, de grains d'une grosseur exceptionnelle ; la plante a environ sept pieds de haut. Tout le vaste espace cultivé est couvert d'une moisson pareille. Mieux n'est guère possible ; aussi bien, ailleurs, nous n'en avons pas connaissance.

—Le *Free Press*, de Morgan City, feuille qui favorise Kellogg, dit que d'après une rumeur qui circule dans cette ville, le juge Beattie s'est retiré de la lutte politique. Nous avons peine à le croire, et, jusqu'à meilleure preuve, nous nous y refusons.

En tout cas, vrai ou faux, il serait opportun que le parti démocrate fît preuve de vitalité, car de sa part on ne se doute guère qu'il s'agit d'une question vitale, dans notre district.

La Sentinelle de Thibodaux, du 30 septembre :

— Les travaux de roulaison vont commencer sur certaines habitations. On cite comme devant commencer le premier octobre l'habitation Laurel Valley, Kleinwick et Waverley. Ces trois habitations ont une forte récolte à exploiter, et en commençant de bonne heure, ils seront mieux à même de pouvoir l'exploiter convenablement.

— Lundi dernier, 25 septembre, est décédée, après une douzaine de jours de maladie, Mlle Bazillice R. Capella, âgée de 21 ans et 7 jours. Ses funérailles ont lieu le lendemain au milieu d'un nombreux concours d'amis et de connaissances, qui tous, par leur recueillement, témoignait de la sympathie que la défunte leur avait inspiré.

— La construction de la banquette entreprise par le Rév. Père Ménard est actuellement terminée. Ce trottoir, qui relie Thibodaux à l'église catholique, est le meilleur travail qui se soit jamais fait dans le pays. Aujourd'hui, grâce à cette construction, due à l'énergie et à la persévérance de notre prêtre, les fidèles peuvent aller en toute sûreté aux services divins en tout temps.

La Revue de Markeville, (paroisse Avoyelles), du 30 septembre :

Nous avons des temps magnifiques depuis quelques semaines ; les habitants sont tous occupés à cueillir le coton et emmagasiner le maïs et le riz.

—L'état sanitaire de la paroisse n'est pas des meilleurs. Tout le monde s'en plaint. Il y a des malades dans presque toutes les familles de la prairie et des bayous.

—Décédés : sur le Bayou Sauvage, à sa résidence, 24 septembre 1882, à l'âge de 72 ans 0 mois et 16 jours, Octavie Joffrion, veuve Joseph Firmin ;

Sur le Bayou Sauvage, Arthur, enfant de l'Prévoit Junqan et de Léa Laborde, à l'âge de trois ans 4 mois et 24 jours ;

Près de Markeville, lundi 25 septembre 1882, Albert G. Morrow, à l'âge de 71 ans 7 mois et 14 jours ;

A sa résidence, dans le district du Coin, dimanche, 24 septembre 1882, à 4 heures P. M., Mme veuve Martin Grémillion, née Clémence Rabalais, à l'âge de 83 ans.

Le Méridional d'Abbeville, (paroisse Vermillion), du 30 septembre :

Décidément, il n'y aura pas de chenilles à coton cette année.

—On profite du beau temps pour couper et sauver le riz, qui est mûr. Notre paroisse expédiera un article de première qualité.

On profite du beau temps pour faucher une grande quantité de foin dans toute la paroisse. Le produit est d'une très belle qualité, et il a l'avantage de n'avoir pas été atteint de la pluie ; il est, par conséquent, nourrissant et sain. Les vieux habitants présagent un mauvais hiver.

Le Louisianais (paroisse St-Jacques) du 30 septembre :

La politique nous absorbe tant cette semaine que les échos sont forcément écourtés ; et pourtant, par extraordinaire, les faits divers sont abondants.

Nous avions, par exemple, à faire la description de la colossale usine centrale de M. Wildesen, notre ami de la Longue Vue. Usine que nous avons visitée dans tous ses détails et que nous avons trouvée superbe. Elle coûtera environ 80 mille piastres.

Nous avions à parler encore des ébonlis considérables qui se sont produits et qui continuent à se produire, paraît-il, sur l'habitation Richbond, rive droite, propriété de M. O. Hébert, sans oublier de jaser un peu sur le beau temps qui se maintient et sur la température qui s'est abaissée d'une manière sensible.

— Décédé, le 27 septembre 1882, à 2 heures a. m., à l'âge de 24 ans, Nicholas Rome, fils de Joseph Rome et d'Amélie Tassin.

L'enterrement a eu lieu au cimetière St-Michel, mercredi soir, à 4 heures et demie.

Le pauvre jeune homme était atteint d'une maladie du cœur. Les soins du docteur Broccard l'avaient soulagé à une époque, mais c'est un mal qui ne pardonne pas.

Le Meschacébé (paroisse St. Jean-Baptiste,) du 30 septembre :

La roulaison a commencé dans notre paroisse, lundi dernier, sur l'habitation Gold Mine. Nous ne savons quel est le résultat obtenu, mais on nous dit que la cuite est fort belle.

Hors la canne à sucre, les travaux des champs sont à peu près terminés. Nous avons eu une série de journées sans pluie, journée excellentes par conséquent, au moins, pour les travaux des moissons, qui ont été poussée avec toute l'activité possible. Cette activité, au reste, a été secondée par une température d'une fraîcheur tout à fait anormale dans la période caniculaire.

Lundi dernier, M. Ernest Madère succombait à une courte maladie. Il se sentit malade dimanche seulement dans l'après-midi, et, le lendemain, à 7 heures du matin, il expirait. Il était âgé d'environ 38 ans et laisse une veuve et trois enfants.

Mardi, le corps d'un enfant de huit mois, de M. Jules Vilemont, était transporté de la paroisse Iberville ici.

Nouvelles Télégraphiques.

Dublin, 28 septembre—Le fils d'un agent nommé Keane a été assassiné. On a retrouvé son cadavre sur un des côtés de la route. Son père avait dernièrement expulsé quelques tenanciers.

James Hickey a été assassiné près de Templemore, comté de Tipperary. Deux frères récemment expulsés sont soupçonnés de ce meurtre.

Londres, 28 septembre—On dit que MM. Davitt et Dillon ont démenti, au cours d'une conversation, le bruit qu'il existe des divergences entre le dernier et M. Parnell. M. Dillon se retire de la vie publique à cause de l'état de sa santé. Ses amis croient qu'il pourra reprendre ses travaux l'année prochaine.

M. O'Donnell, membre du parlement, dit que M. E. Dwyer Gray souffre d'une affection sérieuse de la poitrine, aggravée par sa détention.

M. Gerard Fitzgibon, un des avocats éminents qui ont plaidé dans les procès d'Etat en 1843, vient de mourir aujourd'hui.

Constantinople, 28 septembre.—Cinq bataillons ont été envoyés dans le Hedjar (Arable) où une révolte a éclaté. Cette révolte est probablement la conséquence de la déposition du Grand Chérif de la Mecque.

Le Caire, 28 septembre—Il est certain que les dépenses et pertes résultant des faits de guerre sont moindres qu'on ne l'avait supposé tout d'abord. Les Trésors provinciaux ont leurs caisses presque au complet.

Constantinople, 28 septembre—Hier Backer Pacha s'est démis de ses fonctions d'aide de camp du sultan, et, sans attendre la décision impériale, il s'est embarqué pour l'Egypte où il va réorganiser l'armée.

Arabi est toujours malade. On dit que le mal dont il souffre a porté un coup terrible à sa constitution.

Constantinople, 28 septembre—L'amiraut a donné l'ordre de hâter la fabrication de 200 torpilles Berdan tous autres travaux cessant à l'arsenal.

La République Française:

Les plaintes formulées par la chambre parisienne du commerce de l'exportation relativement à la stagnation des relations commerciales avec l'extérieur ont été entendues de la presse, et chacun s'ingénie à trouver un remède à un mal qui ne fait que poindre mais peut produire dans un avenir prochain, si on n'y met ordre, de néfastes résultats. Puisque nous craignons avec raison les progrès de nos rivaux, examinons ce qu'ils tentent pour s'emparer d'une part aussi large que possible du marché du monde.

Rappelons encore une fois les efforts de l'Italie. On connaît la devise des Etats ; il ne consiste pas, comme notre recensement quinquennal, à dresser état de la population ; il s'étend en outre à la richesse nationale tout entière. L'Italie a fait mieux, elle a dressé, il y a huit ans, un *census* de la population et de la richesse italienne hors frontière et dans tous les pays de la terre. Elle a catalogué les comptoirs, les maisons de commerce, les entreprises les plus lointaines et, comme corollaire de ce travail, les industries susceptibles d'un développement d'exportation plus complet, ainsi que le moyen de lutter contre les rivaux et notamment contre la France. Quelques exemplaires de ce travail existent en France ; ils ont été analysés dans la presse quotidienne et dans les journaux spéciaux. Quand forait-on le même *census* en ce qui concerne la France ? Quand ferait-on le dénombrement de ces groupes de compatriotes toujours sympathiques à la patrie lointaine et aux manifestations toutes françaises desquels nous avons fréquemment ouvert nos colonnes ? Sous le précédent ministère, un ministre du commerce se plaignait de ce qu'il ne pouvait rien faire. Voilà cependant une œuvre féconde qu'il était possible d'accomplir.

Les consuls des nations rivales ont des agents commerciaux préparés à ce rôle, connaissant la matière, renseignant admirablement leurs nationaux. En est-il ainsi parmi nous ? Ne pourrait-on, dans une certaine mesure, rattacher une partie du corps consulaire au ministère du commerce et tenir compte de ce fait, que les nations aux qu'il s'agit de protéger à l'étranger ne sont pas simplement des touristes parcourant le globe, mais bien des hommes courageux transportant au loin leurs capitaux, leurs intérêts les plus chers et répandant l'influence française ?

Avec beaucoup de raison on vante l'influence des écoles commerciales dont l'extension est une chose toute nouvelle. Elles sont, en effet, éminemment propres à détruire le préjugé élégant du commerce les jeunes gens que de bonne heure absorbent les études classiques. En-ce qu'il n'y a pas là un champ indéfini pour des travaux attrayants ? Quand les affaires arrivent à un certain chiffre, elles sont vraiment le champ d'activité des intelligences d'élite. Il faut connaître la production des pays divers ; l'influence des saisons, les conditions de viabilité sur terre comme à travers l'océan, correspondre en plusieurs langues, connaître le marché du globe comme on connaît la topographie de la cité. Voilà, certes, un travail d'une nature élevée comme celui qu'on rencontre dans les carrières libérales. On ne saurait donc trop approuver les créations nouvelles telles que les écoles commerciales du Havre, de Rouen, de Marseille, de Bordeaux, de Lille, enfin celle que la chambre de commerce de Paris vient d'installer avec tant de magnificence. On y formera une pépinière de commerçants distingués qui empêcheront cette décadence dont la chambre de commerce d'exportation croit apercevoir le germe, mais à condition que l'Etat n'oublie pas ses devoirs, et qu'il s'occupe de l'organisation de la France extérieure.

QUARTIER-GENERAL
—DU—
COMITÉ CENTRAL EXECUTIF
DU—
PARTI DÉMOCRATE.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1882.

MONSIEUR—La campagne électorale qui va s'ouvrir va, sans aucun doute, provoquer une grande activité et d'énergiques efforts de la part du parti républicain. Craignant le verdict dont le peuple va frapper la Législature qui vient de se clore, ils font de puissante efforts pour s'assurer la majorité dans la prochaine Chambre des Représentants. Avec une effronterie qui ne sait plus rougir de rien, les chefs du parti ont inauguré un système d'extortions et d'exactions sans égal dans l'histoire de la politique américaine.

Tous ceux qui occupent des emplois fédéraux, à tous les degrés de l'échelle administrative, et dans chaque branche du service public, sont requis de verser leur contribution au trésor du parti, sous peine de déplacement hautement et de perdre leur place. On fait un usage sans limite des pouvoirs et de l'autorité des plus hauts fonctionnaires uniquement dans un intérêt de parti.

Le parti aujourd'hui au pouvoir a tenté hardiement de pénétrer dans chaque maison et à force d'astuce, à force de promesses et de patronage, de séduire les faibles et d'attirer les mécontents et les chercheurs de places. Il n'y a pas un Etat du Sud où l'on n'ait pas encouragé la désertion du parti en assurant d'avance le prix de cette désertion. Inutile de citer à cet égard l'exemple des autres Etats ; mais chez nous il est insuffisant qu'il n'ait fait aucun effort et que l'on fait toute espèce d'offres à la trahison.

Voilà ce que doit combattre et anéantir la démocratie louisianaise. Soyons fidèles aux vraies traditions, sachons conserver l'intégrité du parti. Les mêmes raisons qui ont produit la révolte contre le joug radical et en ont amené la destruction, subsistent encore. Elles sont pressantes et exigent l'unité d'action de toute notre population.

Nous devons toujours chérir et défendre chaleureusement la liberté et le bonheur du peuple. Par conséquent nous ne devons pas abandonner les fruits des victoires du passé ni nous relâcher en quoi que ce soit, de peur de réveiller le passé et d'en faire un danger pour l'avenir.

Nous n'avons aucune somme d'argent au public ni particulière à notre disposition, et nous ne pouvons jeter de l'argent aux tripotaux de toute sorte pour nous assurer de pareils appuis douteux. D'ailleurs, il n'en est nullement besoin pour nous assurer les bienfaits d'un bon gouvernement.

Vous êtes donc instamment priés d'organiser immédiatement vos comités de paroisses et de districts, de mettre le parti en mesure de combattre efficacement, de vous assurer le concours actif, personnel de vos candidats et des citoyens de vot. district.

Envoyez le plus tôt possible une liste complète de vos organisations locales et de district à notre quartier général avec une adresse correcte de votre bureau de poste, de façon à nous assurer mutuellement à vous et à nous de communications faciles et à nous fournir les informations dont nous avons besoin les uns et les autres.

Le succès n'est dû qu'à une action prompte et dévouée. Restons fidèles à nous-mêmes et à notre parti, et nous ne pouvons être battus

Très respectueusement,

JOHN FITZPATRICK,
Président du Comité Central Exécutif d'Etat.
Q. M. TENNISON,
[illegible] Secrétaire.

Décédé, hier soir, à huit heures et demie, à l'âge de 3 ans et 6 mois, CHARLES CLOVIS DE ST-GERMAIN, fils d'Isabelle Prilleux et de Martial de St-Germain. L'enterrement aura lieu aujourd'hui, à 4 heures précises. Les amis et connaissances des deux familles sont priés d'y assister. Le convoi partira de la rue de Chartres, No 363, entre Français et la Paix.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Porteo de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs